

Un jour, peut-être, il me verra

Fannie Langlois

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langlois, F. (2014). Un jour, peut-être, il me verra. *Moebius*, (140), 50–54.



FANNIE LANGLOIS

Un jour, peut-être, il me verra

Il n'y a pas de lampadaire dans cette ruelle. Il fait si noir que je vois à peine mes pieds dans la *slush*. Tu parles d'un printemps. Aujourd'hui, il a fallu qu'il pleuve comme une malédiction. C'était prévisible. Je ne sors presque plus et j'ai oublié mon parapluie. Mes cheveux et mon veston sont trempés, mes paupières à moitié fermées sous l'averse. J'évite les avenues trop éclairées. Malgré le mauvais temps, d'autres passants s'y plaisent. Mais moi, je fais des détours. Car je ne supporte pas leurs regards.

De quelle couleur sont ses yeux? Ses pupilles noires fixent un point imaginaire au fond du bar. Sous les projecteurs, elle ne me voit pas. Je suis un auditeur parmi les autres, à l'affût de ses mots fragiles.

... Sa longue chute sur les draps de coton, comme chaque nuit. J'écoute l'homme qui naît dans un craquement d'os. Il se retourne, évite mon regard. Ses paupières closes dans ce lit qui tremble, il me dessinerait pourtant de ses gestes aveugles. Une main figée, tendue dans le vide, je l'attends. Un jour, peut-être, il me verra.

Ils ont tous les yeux rivés sur elle... Mais si l'un d'eux se retournait vers moi? Mes mains, au fond de mes poches, tremblent. Je referme celle de droite sur mon porte-clés. Ce n'est pas suffisant. Je serre fort. Les bouts de métal, irréguliers, s'impriment dans ma paume. La douleur me calme.

Cette petite blessure n'est rien comparée à tous ces regards qui ont troué ma peau. Je ne pouvais pas les éviter. Leurs regards avaient des doigts. Enfant, cloué à

mon pupitre, je subissais chaque jour l'assaut de leurs ongles, de leurs griffes. Creusant ma chair de plus en plus profondément... jusque sous ma cage thoracique, mes poumons percés. Depuis, ma poitrine se contracte dès que leurs yeux se posent sur moi.

Supporterais-je son regard à elle? Je peux toujours fermer les paupières comme dans son poème pour ne pas suffoquer. *Une main figée, tendue dans le vide...* Je suis sorti sans attendre la fin de sa lecture. Si elle savait, connaissait l'origine de mon malaise. Non, elle ne le pourrait pas. Ne vit pas dans ma peau. Ne pourrait pas même me l'emprunter. Aurait trop froid, comme je grelotte à l'instant dans cette ruelle, m'agrippant à mon veston lourd de pluie... Mes jambes ne me portent plus. Je prends appui sur un mur, entre deux bennes à ordures. Je ne suis plus qu'une loque humide, aveuglé par toute cette eau qui tombe. Elle ne sait pas qu'un seul de ses regards peut me détruire.

Derrière mon écran, c'est si simple. Je ne la vois pas. Je n'ai que le souvenir d'elle, qui fixe le fond du bar. Elle était si belle ce soir-là. J'ai attendu un peu plus d'une semaine avant de lui écrire. Moi qui préfère vivre dans l'ombre, qui ne suis qu'une moitié d'homme, je lui ai donné rendez-vous par courriel. C'est précisément là le problème: je n'ai pas cru que ça fonctionnerait. Enfin, pas si vite. J'ai toujours pensé qu'on finirait par m'oublier. J'aimerais parfois me faire invisible, pour qu'on cesse de me voir.

On tente de me soigner depuis l'adolescence. Les comprimés n'ont fait effet que quelques mois, mais on continue à me les prescrire obstinément. Je les avale par habitude, les sens glisser le long de ma gorge, y trouve un réconfort éphémère. La déglutition me soulage un si bref instant que je ne demande qu'à recommencer. Les années passent et je sors de moins en moins. Les rares fois où j'y suis obligé, par nécessité et non par plaisir, j'écoute les pas d'un voisin qui s'éloigne... J'attends que le silence revienne dans le corridor. Puis je jette un coup d'œil à droite, à gauche, pour être sûr de ne croiser personne.

Dans mon un et demi, je parcours de vieux bouquins, trouvés dans une boîte parmi des objets à jeter. Leurs pages sentent le papier mouillé. Ces livres ont vécu la pluie et le beau temps sur leur coin de rue. Ils se trouvaient là, en face de chez moi. Je les ai aperçus de ma fenêtre. J'en ai récupéré une centaine, formant quatre piles inégales autour de mon lit. Je ne les ai pas encore tous lus, mais ils me font voir la vie, celle que j'aurais pu avoir si je n'avais pas peur du regard des autres.

Un de ces livres est plus récent: c'est un recueil de poésie. En cherchant sur Internet, j'ai trouvé le blogue de l'auteure. Elle donnait une lecture dans mon quartier. La tentation a été plus forte que l'angoisse. Mes doigts tremblaient sur le clavier. Ça ne m'a pas empêché d'aller sur Google Maps Satellite pour étudier les ruelles que j'allais emprunter. Et depuis, cette phrase qui me revient en tête: *Une main figée, tendue dans le vide, je l'attends.*

Je vais la rejoindre dans ce bar où je l'ai entendue l'autre soir. Mais elle ne lira pas de poème cette fois-ci. Elle y sera venue juste pour moi. Me tendra-t-elle la main? Je m'arrête devant la porte, me demande si je vais tirer la poignée quand un homme sort et me bouscule. J'encaisse le coup. Il ne m'aurait pas aperçu... J'entre avant que la porte ne se referme. Mes inspirations se font courtes, mes expirations saccadées. Aucun client ne se tourne vers moi, les yeux plongés dans ceux de leur conjointe, d'une amie, ou perdus dans leur verre. Ma montre indique que j'ai huit minutes de retard. Elle serait déjà partie: cette idée me soulage presque. Je survole les tables pour m'assurer qu'elle n'est plus là. Trouver un endroit dans un coin sombre. Garder les yeux rivés aux égratignures de la table quand la serveuse viendra prendre ma commande.

En me dirigeant vers le fond, j'aperçois sa chevelure noire ébouriffée. Son visage penché sur un livre ouvert, un verre de bière déjà entamé... Il ne me reste plus qu'à fuir. Elle ne me reconnaîtra pas même si elle lève les yeux, car elle ne m'a jamais vu. Elle ne sait pas qui je suis. Je m'avance tout de même vers elle. Ne me contrôle plus. Et cette sensation qu'on me pousse vers le bas. Pour ne pas tomber, je prends appui sur une chaise. Ébloui sans savoir pourquoi, je cligne des yeux. Elle est là devant moi.

Elle me tend la main...

Alors je lève les yeux vers les siens. Et dans son regard, je vois celui de ma mère. Elle ne tend plus une main mais deux vers ma gorge qu'elle agrippe. Elle serre de plus en plus fort... Je respire difficilement, mon souffle coupé. La première fois que j'ai ouvert les yeux, dans cette chambre des naissances, sur les draps de coton, c'est ce que j'ai senti. Dans un craquement d'os.